Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 3

Artikel: Solaire
Autor: Provence, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568438

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sieur Coppi et je m'intéresse médiocrement au cyclisme (sans mauvais jeu de mot); je ne puis m'empêcher cependant d'être ému devant l'étalage de sa vie privée jetée en pâture à une opinion publique féroce, devant les tyrannies, les brimades, les ostracismes exercés à son encontre par les Corps Constitués. Commnt oserons-nous revendiquer notre liberté sexuelle tant qu'une Société perverse s'obstinera à sonder les coeurs et les reins, se déshonorera à vider les bidets et les corbeilles à papier? Du moins, l'Inquisition de naguère avait grande allure et noble intention lorsqu'elle allumait des bûchers contre les hérétiques. Aujourd'hui, nous en sommes à choisir pour héros ou pour saint un champion cycliste et à le persécuter parce qu'il n'a plus envie de coucher avec sa femme. Odieux et ridicule à la fois, cela juge une époque.

Jean-Pierre Maurice.

[1]) L'Eglise a prouvé qu'elle était d'abord un Corps social soumis à ses propres lois en refusant la sépulture religieuse à Colette, non pas à cause de ses divorces, mais «parce qu'elle n'avait pas manifesté l'intention de revenir à la religion de son enfance avant de mourir», selon les propres termes du Cardinal Feltin. Nul ne peut retourner dans une communauté dont il s'est lui-même exclu s'il n'en ressent pas le désir. C'est l'éternelle obligation du choix et c'est l'éternel respect de l'éternelle liberté humaine. L'Eglise est inattaquable sur ce chapitre. Le grand romancier anglais Graham Greene, qui avait cédé à un premier mouvement d'humeur fort compréhensible, a loyalement reconnu son erreur et a fait amende honorable . . . Ce qui n'excuse ni ne justifie pour autant l'enterrement religieux en grande pompe d'un très notoire gangster peu de jours après la mort de «notre» Colette.

SOLAIRE

Nouvelle de Pierre PROVENCE

à Charles Welti, en toute humilité
à Jean Pierre Maurice, pour son amitié.

«Le Beau est le commencement du terrible»
(R. M. Rilke.)

Du jour où il m'avait aidé à porter ma valise et à trouver une Fonda à Tarragone, Francisco était devenu mon ami.

Débarquant du Corréo sans connaître les gens et la ville, je regardai les affiches de tourisme après avoir chassé les importuns qui me tendaient des cartes d'hôtels. Je lisais les indications quand une ombre se plaqua sur le mur.

Je me retournai. J'avais devant moi un grand garçon du pays. Il m'offrait ses services.

Habitué à me méfier, j'hésitai. Mais ses yeux étaient si clairs que j'acceptai son aide.

Il sourit et souleva comme une plume, une grosse valise, chargée de livres et d'esquisses.

Une fois les escaliers menant à la ville montés, je le régalai d'une bouteille de limonade fraiche et pétillante.

— Français?

— Oui, Français.

— Vous arrivez de Barcelone?

— Oui; mais le Corréo est désagréable . . . Vous parlez bien le Français pour un Espagnol.

— Je l'ai appris avec des amis qui viennent, chaque année passer leurs vacances ici. Mais je ne le parle pas encore très correctement.

— Que faites vous? Vous travaillez?

— Oui, je suis pêcheur.

— Je vous remercie de votre aide car je ne connais personne.

— C'était naturel. Je vous ai vu entouré de ces gens qui sont presque tous des voleurs. Il faut se méfier; dès qu'un étranger arrive il est vite remarqué.

— Merci. Je ferai attention.

Derrière mon verre, je le regardai.

Ce n'était pas encore un homme mais sous la chemise je devinai un poitrail de bélier. Il avait un teint de caramel, le regard chargé de souvenirs marins et les cheveux retombaient sur le front avec une grâce un peu irritante. L'ensemble était sympathique. La bouteille vidée, je me levai.

Attendez. Je vais chercher une Fonda pour vous.

Et il partit en roulant des épaules dans un dédale de venelles. J'en profitai pour regarder le paysage. C'était l'un des plus beaux du Monde.

Mon guide revint bientôt. Il avait trouvé une chambre. Je le suivis alors vers des placettes plantées de fontaines et de massifs de fleurs.

Après notre rencontre, il vint tous les jours me chercher pour aller à la plage. Il s'arrêtait sur la Place de l'Ayuntamiento et sifflait pour m'appeler. Ce sifflet, prolongé dans le coeur des femmes assises derrière les jalousies, réveillait, chez elles des désirs de soumissions charnelles.

Bianca, sa petite fiancée, le rejoignait sur la Pace. Elle sortait des vieilles rues, reliées par une forêt de linge et de fleurs en pots. Elle était très belle et le soleil inondait ses cheveux.

Je descendais.

— Buenos dias.

Leurs dents découvraient un appétit impatient.

Et tous trois, nous allions vers la plage en longeant des avenues bordées de palmiers, de maisons blanches où les raisins sèchaient à côté des poissons dorés comme gaufrés.

Nous passions devant la maison de Francisco qui était une vieille bâtisse rouge où une cage d'oiseau s'accrochait à la fenêtre. La rue me comblait d'aise avec son odeur de marée, de saumure et de salaisons, ve-

nant des poissons qui baignaient, à grands coups de queues et de battements de nageoires dans des tonneaux.

Et c'était le port, les vieilles barques entr'ouvertes sur des béquilles pour être opérées, les vaisseaux au radoub, les grues, les bruits de chaines et puis là-bas la plage ruisselante de soleil.

Ils se débarrassaient de leurs vêtements et coulaient entre le minium rongé des cargos et le ventre dormant des bateaux, restant de longs moments sans sortir la tête de l'eau pour chiper les moules au vivier. Puis, ils s'éloignaient, apprivoisant la vague ou suivant son désir, jouaient à la planche et sortaient de l'écume, ruisselants, heureux d'un bonheur simple qui mettait, sous leur peau, une couleur de mûre. Ils s'étendaient à mes cotés et nous restions, là, silencieux, pendant des heures, sous l'éclatante lumière qui éclairait nos paupières d'une transparence rose.

Tout cela était chaste et pur. Il n'y avait pas de place pour les choses honteuses et sales. Les bruits du monde ne nous parvenaient plus.

Le temps était une invitation au plaisir de vivre avec les choses dans un accord total et chaque minute qui passait contenait la même profusion de promesses. Après ces moments de contemplation, nous repartions chez Francisco pour partager, dans une familiarité heureuse la soupe de moules et boire le vin vert. Pendant que nous mangions, le soleil baissait. Alors l'oiseau, se retirait dans un coin de la cage, écartait une aile, pour y glisser sa tête et s'endormait.

J'étais adopté. Nous formions une famille d'occasion d'où la peine était exclue. Et les jours qui passaient m'apportaient, sur cette fin des Terres la révélation de la vie et de sa profondeur.

Un soir, Francisco poussa fortement la porte de la Fonda. Il était tout excité.

— Les sardines sont signalées et les thons suivent. Je t'invite à la pêche demain matin. Sois prêt de bonne heure. Je viendrai te chercher.

Les vieux quartiers dormaient encore quand il vint à la Fonda. Nous partîmes rapidement car nous devions prendre les pêcheurs chez eux.

A l'appel de Francisco: leurs silhouettes apparurent, un instant ombres dures découpées sur des intérieurs misérables. Puis se pressant, l'une contre l'autre comme pour trouver un peu de chaleur, elles dévalèrent les petites rues, en luttant contre, le vent, dans un grand bruit de souliers qui se répercutait aux enseignes des armateurs.

Sur les quai, gluants d'humidité, d'autres pêcheurs débouchaient des rues avoisinant le port et se dirigeaient vers les barques cahotées, prêtes à rompre leurs amarres. La Mer était invisible. Mais on la devinait à sa lutte contre les anneaux de fer. Une dizaine d'ombres souples se glissèrent dans le noir. Une main m'aida à descendre et à trouver pied. Il y eut un remue ménage de cordes, des jurons étouffés et la barque, poussée par les muscles réunis s'élança sur les vagues courtes et nerveuses.

Je connaissais tous ces hommes, pour les avoir vus sur la Rambla, au bal, dans les cafés, répondant par un «Chao» à mon bonjour. Ici, je devinais leur visage fermé la peau tendue sur le menton, giflé par une eau salée qui leur brûlait les lèvres et les yeux. Dans l'effort, tous les dos se ressemblaient et je ne parvenais pas à distinguer celui de Francisco.

Ils ramèrent, sans interruption, dans la brume jusqu'à ce que le soleil fracassât les îles et les arbres dans le lointain.

Alors, ils jetèrent le lourd filet qui, soutenu par des bouées, s'éloigna vers le large.

Immergé à quelques mètres, l'ensemble du filet formait une vaste poche dont un côté vertical restait ouvert. Le tout était porté par les barques qui nous avaient rejoints et qui demeuraient attachées les unes aux autres.

Les hommes étaient silencieux. Je cherchai un trait connu sur leur figure. Tous étaient transformés par l'attente, le calcul du gain et de l'effort à fournir. Les sardines passées, les thons inmanquablement devaient suivre.

Au fur et à mesure que le banc approchait les yeux de Francisco devenaient durs et leur teinte tournait au noir. Il se tenait, en avant des autres, pour être le premier à soutenir le choc.

Les thons heurtèrent le filet, d'une façon si brusque, que je faillis être renversé.

Il essayèrent de le contourner, ce qui les conduisit vers l'ouverture de la poche.

Dès que celle-ci fut pleine, les barques portant la charnière du filet. se rabattirent et la pêche commença.

Dans l'enceinte règna immédiatement une furieuse tempête. Les thons, pressés, faisaient un remous de tous les diables. J'ai encore le souvenir du contraste, entre la Mer calme; bleue, d'une profondeur sans limite et la tempête de cette petite mer intérieure.

Avec des cris sauvages, les pêcheurs, armés de harpons, retenus par un crin, au pied de chaque mât de charge, se mirent à l'eau et harponnèrent les espadons, dont les scies transperçaient les thons de part en part. Ils tuaient, enfonçaient les lames et les bêtes se débattaient, dans des coups de queues d'une nervosité insoupçonnée.

Les espadons harponnés étaient rapidement, mais non sans difficulté, hissés à bord et rejetés de l'autre côté du filet. Après ces opérations c'était au tour des thons de monter à bord pour y rester. Les hommes travaillaient, torse nu, les muscles énormes, prêts à éclater sous la peau noire. A quelques mètres de moi, Francisco, dans l'eau jusqu'à mi-corps, les pieds sur les premières mailles du filet, menait un combat dangereux avec un thon énorme.

Les veines du cou, gonflées, lui envoyaient au visage un pourpre de la même couleur que la Mer qui se teintait de son sang et de celui de la bête. Les hommes s'étaient arrêtés de travailler pour voir ce combat de de deux grands fauves qui menaçait de durer.

La bête disparut, entrainant avec elle Francisco, accroché au harpon. Je demeurai haletant jusqu'au moment où une tâche de liquide noirâtre s'étala sur la Mer. Le monstre s'était rendu. Il remonta à la surface. offrant une longue blessure déchiquetée. Ceux qui étaient restés dans la barque le hissèrent. Un instant, ils le tinrent à bout de bras. C'était une bête magnifique, au ventre argenté, le grain de peau fin où le soleil mit des reflets bleutés.

Francisco sortit de l'eau, sauta les bancs et vint vers moi. Il n'avait plus de chemise et souriait en passant ses mains sur le visage noyé d'eau et de sang. A la naissance de la poitrine, sous les muscles en forme de harpe, son coeur battait follement. — Alors qu'est-ce que tu en dis? Madre que golfo! Il s'étendit. Son grand corps occupait toute une partie de la câle, là où on enroulait les cordes. Il me regarda, encore une fois, avant de s'endormir. Ses yeux résumaient une fleur . . .

Je pris sa place auprès des hommes.

Le soir, une chanson s'éleva du côté de la rivière. C'était la voix de Francisco. Je l'entendais de ma chambre. Il dépeçait les thons et prenait sa part. Je restai longtemps à l'écouter. Sous moi, un bruit de fontaine se mêlait au froissement léger des feuillages.

Le lendemain, pour tromper un sentiment inquiet qui commençait à naître, je décidai d'aller jusqu'aux Murailles qui surplombent la ville.

Le soleil dorait les inscriptions amoureuses des vieilles pierres. Dans l'air, admirablement léger, les cyprès, épanouissaient leur odeur de jeune écorce. Une herbe était un récit, une fleur un royaume de la dimension.

Enfoui dans le silence de ce paysage trop parfait, je m'endormis.

Quand je me réveillai il était tard. Je pris les chemins les plus courts pour aller à la Fonda.

Devant la porte, Francisco m'attendait, habillé de neuf.

— Tu viens à Barcelone?

La proposition me plut.

— Et Bianca?

Un coup d'oeil me rassura.

— Inter nos. Nous allons visiter la ville et nous amuser. J'ai vendu le thon.

Je montai me changer.

Nous prîmes le Corréo. Dans ce vieux train de bois verni, qui a l'habitude de ne jamais partir à l'heure, il était beau à voir; les mains sur le pli du pantalon qui remontait très haut, la tête raidie par le col de sa chemise propre mais repassée trop rapidement. Des voisines compatissantes avaient dû se charger, au dernier moment, de ce petit travail car il n'avait plus de parent.

Il était joyeux et s'écrasait le nez contre la vitre pour me montrer, au fur et à mesure que le train longeait les plages, un village où il venait passer les dimanches avec ses camarades, un coin de côté déchiquetée et rose où il nageait, à la recherche des poissons aveugles.

Et moi, pour ne pas avoir la tentation de toucher son bras où la Mer imprimait des bracelets de sel, je suivais avec une attention volontaire, la fuite du troupeaux de toits, des routes blanches et de la terre des îles.

Cependant, j'étais heureux, car il me semblait que je partais pour toujours, vers une destination inconnue avec un être dont le regard me touchait, à chaque fois qu'il se posait sur moi.

(à suivre.)